

# L'ALBUM LITTÉRAIRE

**ABONNEMENT :**

6 mois..... 26 cts.  
1 an..... 50 "

Invariablement payable d'avance

**RECUEIL DE LITTÉRATURE**
**MORALE**

PARAIT TOUS LES VENDREDIS.

Le numéro..... 1 centin

**BUREAU :**

No. 59 Rue Des Cascades  
ST-HYACINTHE, P. Q.

## LE FILS

PREMIÈRE PARTIE

### LES TROIS

Tenez, depuis au-delà de six mois je n'ai même plus de fusil ; c'est un de vos gendarmes qui me l'a pris, le grand rouge, vous savez bien ? Et on m'a soupçonné d'avoir voulu tuer M. le marquis de Coulange ! Ca, voyez-vous, c'est de la méchanceté, c'est une infamie. Les gardes de M. le marquis me font la chasse comme à un loup ; pourtant, je ne leur en veux pas ; je suis un braconnier ; ils font leur devoir. Voyons, pourquoi aurais-je voulu tuer M. le marquis de Coulange ? Est-ce parce qu'il est l'homme le meilleur qu'il y ait au monde ? Serait-ce pour le punir des bienfaits que lui et Mme la marquise répandent autour d'eux ? Serait-ce par reconnaissance du bien qu'ils ont fait et qu'ils font encore à moi, à ma femme et à mes enfants. En voilà trois de nos petits, l'autre est en condition chez un fermier, il garde les bêtes s'ils ne sont pas nus comme des vers de terre, c'est que Mme la marquise les habille. Si ma femme et eux ne sont pas depuis longtemps morts de faim, c'est que la bonne marquise ne les laisse jamais manquer de pain. Dernièrement, quand j'étais en prison, est-ce que ce n'est pas le château qui nourrissait ma femme et mes petits ?

Ah ! on a tenté d'assassiner M. de Coulange ; oh bien ! monsieur le brigadier, celui qui a fait le coup est un plus grand scélérat que moi. Je n'ai jamais eu peur ni des gardes, ni des gendarmes, ni même de la justice. Les juges nous con-

damnent, ils nous envoient en prison ; ce n'est pas cela qui nous corrige : il faut autre chose pour rendre les hommes meilleurs. Moi, aujourd'hui, je ne suis plus le même ; ce n'est pas la prison qui m'a changé, ni la crainte d'y retourner. Mais il faut que je vous dise cela, monsieur le brigadier, et, si vous le voulez, vous pourrez le répéter à M. le marquis de Coulange.

Écoutez : il y a quinze jours, j'ai rencontré la bonne marquise au bord de la rivière. Elle m'a reconnu, mais n'a pas été effrayée ; elle n'a pas eu peur de moi, au contraire. Elle s'est approchée de cette canaille de Sauvat, et de sa voix douce, avec son bon regard, elle lui a parlé. Ce que la bonne marquise m'a dit m'a touché là, au cœur, et je lui ai fait une promesse. Monsieur le brigadier, si je ne crève pas du mal que j'ai, je tiendrai ce que j'ai promis. Je renonce au métier de braconnier, dites-le à vos gendarmes. J'étais un paresseux, je travaillerai ; j'étais un ivrogne, je ne boirai plus ; je l'ai juré. Je tenais à vous apprendre cela, je suis content de vous l'avoir dit.

—Bien, Sauvat, c'est très bien, dit le brigadier ; je compte aussi sur la promesse que vous avez faite à la bonne marquise.

—Ah ! qu'elle soit bénie ! s'écria la femme en pleurant ; elle m'a rendu mon mari et leur père à mes enfants !

Les deux gendarmes remontèrent à cheval et reprirent le chemin de Coulange. Le brigadier avait les sourcils froncés, l'air sombre et soucieux ; à chaque instant, il tordait furieusement sa moustache.

Tout en chevauchant à côté de son supérieur, le gendarme se disait :

—Il n'est pas content, le brigadier.

Certes, celui-ci n'avait pas lieu d'être

atisfait. Il voyait se dresser devant lui de grandes difficultés. Un horrible attentat avait été commis et il se demandait anxieusement s'il parviendrait à en découvrir l'auteur. Il n'avait plus aucun indice. Maintenant qui soupçonner ? Où chercher le coupable ?

— Peut-être M. le marquis me mettra-t-il sur ses traces, pensait-il.

Mais il n'osait trop l'espérer.

Cependant, vers cinq heures du soir, il se présenta au château.

Le marquis avait dormi pendant deux bonnes heures, il venait de se réveiller. On lui annonça la visite du brigadier de gendarmerie. Il répondit qu'il voulait bien le recevoir. On fit entrer le gendarme dans sa chambre. La marquise et Eugène étaient là. Ils se levèrent pour se retirer.

— Non, non, dit le marquis, restez.

Puis, s'adressant au brigadier, il reprit :

— Vous êtes venu avec l'espoir que je vous donnerais quelques précieux renseignements sur ce qui s'est passé ce matin ; malheureusement, ou peut être heureusement, ce que je peux vous dire n'est pas de nature à vous éclairer. Je n'ai aucun soupçon et je n'accuse personne.

— Ma chère Mathilde, continua-t-il, en arrêtant son regard sur la marquise, j'aurais voulu te le cacher, dans l'intérêt de ta tranquillité ; mais je vois bien que je ne puis empêcher la vérité d'arriver jusqu'à toi. Ce matin, un inconnu, un misérable a tenté de m'assassiner.

— C'est donc vrai, s'écria la marquise d'un ton douloureux ; je ne voulais pas admettre que cela fût possible. Mais nous avons donc des ennemis !

Elle était devenue blanche comme un lis.

— Il paraît que j'en ai un, répondit le marquis.

— Édouard, reprit la marquise d'une voix pleine de larmes, tu n'iras plus à la chasse, tu ne sortiras plus sans être accompagné.

— Ma chère Mathilde, ce serait être un peu trop craintif ; mais je promets que, dorénavant, je prendrai certaines précautions pour ma sûreté.

— D'ailleurs, madame la marquise, dit le brigadier, il faut bien espérer que nous mettrons la main sur le scélérat ; il ne pourra point renouveler sa tentative criminelle quand il sera au bagne.

— Ainsi, vous pensez que vous le trouverez ?

— Il le faut, madame la marquise.

— Avez-vous déjà des soupçons ?

— Aucun pour le moment. J'ai soupçonné d'abord Sauvat, le braconnier des Loches, d'être l'auteur du crime.

— Lui ! lui ! exclama la marquise.

— Je connais le garnement et je pouvais parfaitement le supposer capable d'un pareil attentat.

— Un moment j'ai eu aussi cette pensée, dit le marquis ; mais je l'ai vite repoussée en pensant à la femme et aux quatre enfants de ce malheureux.

— Je me suis rendu aux Loches, reprit le brigadier ; j'ai trouvé Sauvat dans son lit, malade, et j'ai été bientôt convaincu qu'il n'était point l'auteur du crime.

— S'il eût voulu tuer mon mari, Sauvat ne serait pas un homme, mais un monstre ! s'écria la marquise.

— Sauvat est certainement un affreux coquin ; mais les paroles qu'il a prononcées tantôt devant moi, dénotent que, loin d'être l'ennemi de M. le marquis, il a pour lui une sorte de vénération.

Et brièvement, le brigadier raconta ce qui s'était passé dans la chaumière du braconnier.

— Madame la marquise, ajouta-t-il, je crois vraiment que vous avez apprivoisé ce sauvage ; c'est un miracle que vous avez fait, si réellement vous avez converti cet être endurci.

— Ah ! pour sa pauvre femme et ses enfants ! Dieu veuille qu'il devienne meilleur, dit la marquise.

— Maintenant, monsieur le marquis, reprit le brigadier, je désire savoir comment et dans quelles circonstances l'attentat a eu lieu. Peut-être avez-vous pu voir le misérable ; je vous prie, dans ce cas, de vouloir bien me donner son signalement, aussi complet que possible.

— Vous me demandez beaucoup, répondit le marquis ; comme je vous l'ai dit déjà, je n'ai rien à vous apprendre qui puisse faciliter vos recherches. Tou-

tefois, je ne dois point refuser de parler ; mon devoir est de vous dire ce qui s'est passé. Le voici :

Voulant souhaiter le bonjour à la femme de mon garde Bierlet, je m'étais séparé de mon fils et de nos amis. Bierlet est un brave serviteur qui m'a donné mainte fois des preuves de son dévouement. Je ne passe jamais près de sa demeure sans y entrer. Après avoir causé un instant avec la femme du garde, je sortis de la maison. J'entendis les chiens donner de la voix. Il pouvait être huit heures et demie, je pris une allée pour aller me poster à un endroit où je pensais pouvoir, le moment venu, tirer sur une pièce de gibier. Je marchais rapidement. Je n'étais pas encore loin de la maison du garde, lorsque j'attendis la détonation d'une arme à feu et sentis en même temps à l'épaule une douleur très aiguë. Précisément à ce moment je faisais un faux pas, en marchant sur une branche de bois mort. Je dois certainement la vie à ce faux pas, car, je n'en doute pas l'individu me visait la tête. Je tombai la face contre terre. Toutefois, malgré le sang qui coulait en abondance, j'eus encore la force de me soulever et de jeter un regard du côté où le coup de fusil avait été tiré. Je pus voir un homme qui s'enfuyait à travers le bois ; puis mes yeux se fermèrent et je perdis connaissance. Quand je revins à moi, j'étais dans les bras de mon fils.

— Un de nos gardes, acheva le marquis, m'avait trouvé baignant dans mon sang, et avait appelé au secours. Enfin on m'aida à me dresser sur mes jambes. Je me sentis assez fort pour marcher et je voulus revenir au château à pied. Je pus, en effet, arriver jusqu'ici soutenu par mon fils et un de ses amis. Voilà, monsieur, le récit complet de ma triste aventure.

— Ainsi, monsieur le marquis, vous n'avez pas reconnu l'individu ! demanda le brigadier.

— Je vous l'ai dit.

— Et vous n'avez aucun soupçon ?

— Aucun.

— Mais vous avez vu l'homme ; pouvez-vous me dire comment il est, petit

ou grand, jeune ou vieux et comment il était vêtu ?

— Autant que j'ai pu en juger, il m'a paru être d'une taille assez haute, il m'a semblé qu'il portait une blouse bleue et j'ai remarqué qu'il avait toute sa barbe. Du reste, ma vue était troublée, il y avait comme un voile sur mes yeux ; peut-être ai-je mal vu ; je ne saurais rien affirmer.

N'ayant plus aucune question à adresser au marquis, le brigadier se retira, fort peu satisfait, d'ailleurs, des renseignements qu'on venait de lui donner.

Cependant, dès le soir même, la brigade se mit en campagne ; les gendarmes furent lancés dans toutes les directions. Pendant huit jours ils parcoururent le pays, se livrant partout à une minutieuse enquête. C'est à peine s'ils prenaient quelques instants de repos. Hommes et bêtes étaient sur les dents. Trois ou quatre vagabonds furent arrêtés et emprisonnés ; mais on reconnut bientôt qu'aucun d'eux n'était l'auteur de l'attentat de la forêt. Pour la gendarmerie de tout un arrondissement, c'était un mince résultat. En somme, toutes les recherches furent vaines. L'homme qu'on cherchait était introuvable ; ce dangereux malfaiteur avait disparu sans laisser la moindre trace derrière lui.

D'ailleurs, rien ne pouvait aider la justice et la guider dans ses investigations. Le marquis étant très animé et n'ayant pas un seul ennemi, il était impossible de découvrir le plus léger indice.

— Encore un brigand qui nous échappe, avait dit piteusement le brigadier de gendarmerie de Coulanges.

## XV

### PROJET DE MARIAGE

Rien n'étant venu aggraver la position du marquis. Comme l'avait annoncé le médecin, après un repos de huit jours il était sur pied.

Cependant, après le premier moment de stupeur causé par l'attentat commis sur le marquis, les hôtes du château avaient été douloureusement impressionnés. A la joie des jours précédents avait succédé subitement une grande tristesse

Les joyeuses parties de chasse furent brusquement interrompues. Alors, les uns après les autres, les invités retournèrent à Paris. Seules, Mme de Valcourt et sa fille restèrent au château. Puis l'amiral de Sisterne arriva.

Maintenant, il n'y avait plus de cérémonie, plus d'étiquette ; on se trouvait plus à l'aise, plus libre ; l'intimité était plus grande, plus complète ; on était tout à fait en famille.

Certes, si on n'avait pas pensé constamment à la tentative d'assassinat, on aurait pu jouir délicieusement, sans trouble, des derniers beaux jours de la saison. Mais on restait, malgré soi, sous le coup de la terreur.

Quand on parlait au marquis du misérable qu'on avait cherché, qu'on cherchait encore partout, sans qu'il fût possible de découvrir sa trace, il secouait la tête et répondait :

—Bah ! ne pensons donc plus à cela. Après avoir réfléchi, voici quelle est ma conviction : c'est un fou qui a voulu me tuer. Il ne me connaissait certainement pas et il aurait tout aussi bien tiré sur un autre que sur moi, du moment qu'il avait le désir de tuer quelqu'un.

Et il ajoutait gaiement :

—Qui sait ? il m'a peut-être pris pour un fauve.

La façon dont son mari prenait la chose ne rassurait point la marquise. Elle était poursuivie par de noirs pressentiments auxquels elle ne pouvait échapper, et qu'elle cachait en elle. Frappée de cette idée que la vie du marquis était menacée, elle voyait le danger l'attendant partout. Il ne pouvait s'éloigner d'elle sans qu'elle fût alarmée.

—Oh ! ils ont beau dire, pensait-elle, nous avons un ennemi qui en veut à la vie de mon mari. Mais qui est-il, cet ennemi ? Où se cache-t-il ? Que lui avons-nous fait ? De quoi veut-il se venger ? Sa victime lui a échappé une première fois, mais il recommencera l'infâme !..... Ah ! je tremble, je frémis, j'ai peur !

Alors, des larmes jaillissaient de ses yeux.

Persuadée que son mari avait un ennemi, elle ne cessait de se demander :

—Qui est-il ?

A force de tourmenter sa pensée, elle

finît par admettre que son frère était revenu en France, que l'ennemi du marquis, c'était Sosthène, que lui seul au monde pouvait être, sinon l'auteur même de la tentative d'assassinat, du moins l'instigateur du crime.

Certes, les anciens crimes de Sosthène de Perny donnaient à la marquise le droit de le soupçonner et de l'accuser.

Quelques mois auparavant, le marquis avait reçu une lettre d'Amérique qui lui apprenait la mort de son beau-frère ; mais, signée d'un nom inconnu, cette lettre n'avait rien d'officiel. Rien ne prouvait à la marquise que son frère fût réellement mort.

—Oh ! non, il n'est pas mort, le misérable, se disait-elle ; je le sens à la terreur, à l'épouvante qui est en moi !..... Oui, c'est lui, je ne puis en douter, ça ne peut-être que lui ; je vois l'œuvre du maudit ! Toujours, jusqu'à la fin, le monstre me poursuivra de sa haine. Pour me frapper plus sûrement, sans danger pour lui, comme un reptile qui attend sa proie, il se cache dans l'ombre ! Ainsi, après tout ce que j'ai souffert, après tant de douleurs, des tortures plus horribles encore me sont réservées !

Un jour il m'a dit : « Je me vengerai ! »

Ah ! s'il n'a pas tenu ses autres promesses, il tient celle-là. La main de la justice allait s'appesantir sur lui, j'ai écarté cette main, je l'ai sauvé du baignoire ; j'ai eu pitié de lui, c'était mon frère ! Malgré tout, je l'ai protégé contre ceux qui pouvaient le perdre, et j'ai essayé de le défendre contre lui-même. Deux fois je lui ai donné la possibilité de se faire une nouvelle existence, de revenir au bien..... Hélas ; il n'a pas vu l'énormité de ses forfaits, le remords n'est pas entré dans son âme, il n'a pas voulu se repentir. N'est-ce pas pour lui, d'abord, pour lui seul, que je me suis condamnée à d'atroces souffrances ? Pourtant, je n'avais qu'un mot à dire ; j'ai voulu l'épargner ; j'ai gardé le silence..... Oh ! silence fatal ! En croyant bien agir, j'ai été faible et lâche ! Et c'est parce que j'ai été trop bonne pour lui, parce que j'ai jeté sur ses crimes un voile impénétrable, qu'il me poursuit de sa haine implacable ! c'est de cela qu'il veut tirer vengeance !.....

*A continuer.*

## LE MARIAGE DU COMPOSITEUR

—Saintis est marié !

La nouvelle vola de bouche en bouche et fut accueillie avec incrédulité, étonnement, hilarité et épouvante, selon le tempérament des uns et des autres.

Car, si la musique entendue aussi bien comme science que comme art, dans sa forme la plus sévère et la plus abstraite, devait être placée à la hauteur d'une religion, Saintis en était alors le grand prêtre, et il s'était de lui-même, par le fait de son ministère,—du moins ses amis l'affirmaient,—condamné au célibat.

—Il n'y a pas plus de six semaines, s'écriait un jeune homme aux yeux rêveurs, à la chevelure sauvage,—compositeur lui-même,—il n'y a pas plus de six semaines, à notre dîner mensuel, Saintis a fait un discours des plus éloquentes, de sa meilleure manière enfin. Il disait : " L'influence de la femme est le mal de la civilisation moderne ; elle dégrade l'art, le fait esclave d'une sentimentalité amoureuse ; la peinture, la sculpture, la poésie, se perdent par elle. Faisons, messieurs, que la musique, le plus pur et le plus immatériel des arts, fassent effort pour se débarrasser de cette influence, toujours pernicieuse. Si ces compositeurs, qui devraient être nos maîtres, homme d'un talent réel, ont rabaisée la musique en France, faisons en sorte que la jeune école essaie de la maintenir à un tel niveau.....

—Que personne, interrompit le plus jeune de la bande, n'en pourra plus tirer que du bruit et des sons discordants. Oh ! Wagner ! tu auras à en répondre !

—Mais le mariage, voyons ce que l'on dit du mariage, s'écrièrent en chœur plusieurs jeunes gens.

—Je ne suis qu'un profane du dehors, répliqua Durand le peintre ; cependant je puis vous en dire plus long sur le comte de Saintis et de sa femme qu'aucun faiseur de petits points noirs sur papier à musique. Je tiens l'histoire d'un témoin oculaire.

—Alors, dites-nous-la.

—Vous savez aussi bien que moi, continua Durand, que Saintis a une mère qui habite une ville de province, et dont la pensée dominante, depuis la naissance de la moustache de

son fils, fut de le voir se marier. Saintis, supérieurement voué à son art, s'est, comme bien vous pensez, toujours révolté contre cette idée de mariage. Cependant il semble que l'éloquence de la vieille dame a enfin prévalu. Saintis a consenti à épouser, mais non sans poser les conditions d'une façon assez caractéristique. Sur le champ, la mère s'employa à chercher une brue modèle. Voici ce qu'elle trouva ; une jeune fille de dix-huit ans, une orpheline,—la première condition de notre ami fut qu'il n'aurait pas de belle-mère,—élevée par une vieille tante dans une existence assez routinière ; à part ceci, un douaire assez ample ; jolie et passionnée pour la musique. Quand tous les arrangements préliminaires furent conclus, Saintis, entre deux concerts, trouva le temps d'aller voir sa future—Mademoiselle, lui dit-il, ma mère vous a probablement déclaré que je n'avais pas le temps, absolument pas le temps de vous faire la cour. J'aime mon art, j'y suis absorbé. Très-vraisemblablement, je ne serai pas bien amusant ; vous devriez y penser à deux fois, avant de vous décider à me prendre comme époux. Peut-être que quand la saison d'été sera venue et qu'il n'y aura plus de concerts ou de soirées musicales, peut-être qu'alors, j'aurai le temps de songer à vous ; mais même alors je compose. Oh ! je compose tout le temps ! Je ne suis pas un mauvais diable, vous le savez ; j'ai tout désir de vous plaire, en tant que ça ne touche pas à la musique. Par exemple, si vous l'aimiez, je vous emmènerais aux concerts : il y a des concerts de pure harmonie, ceux des antimélistes, ceux des austères contre-bassistes ; tous extrêmement intéressants..... pour les gens qui s'intéressent aux progrès de la musique. vous y verrez nombre de jeunes femmes ; non pas qu'elles aiment, pour la plupart, la musique, mais parce que, aller au concerts constitue une mode. Oui, je serai certainement disposé à vous mener à une de ces soirées ; vous ne devez pas espérer que je m'assoierai près de vous, parce que quand j'entends de la musique, je veux être en liberté. Vous voyez que je suis franc ; il vaut bien mieux l'être tout de suite. Il me faut la tranquillité dans la maison ; je ne puis supporter les scènes de mariage, j'ai les récriminations en horreur ; les pleurs me rendent nerveux. Quand vous au-

rez pensé à tout cela, vous pourrez donner une réponse à ma mère ; si elle est favorable, j'en serai enchanté sans doute ; seulement vous devéz vous arranger de façon à ne me consulter en rien ; puis vous me ferez savoir quand il faudra venir pour la cérémonie. Oh ! n'ayez pas peur, j'arriverai au temps dit, pourvu, cela va sans dire, qu'il n'arrive rien d'un intérêt tellement particulier... — Ah ! oui, j'y songe ; j'ai su que vous avez du goût pour la musique. Je suis obligé de vous déclarer que je tiens la musique des jeunes personnes en parfaite horreur ; mes nerfs ne peuvent le supporter. Cela semble brutal de vous le dire..... Mais c'est mon devoir d'honnête homme de vous dire tout clairement à l'avance.

Durand s'arrêta pour reprendre haleine.

— Le butor ! et après tout cela, elle l'a accepté. Ils sont maintenant mariés ; le mariage a eu lieu ?

— Oui, vraiment, ils se sont mariés, civilement et religieusement, il y a juste cinq jours. Que pouviez-vous espérer ? La jeune fille, ce semble, n'était pas heureuse chez sa tante ; la vie parisienne tente toujours une provinciale ; probablement que ses amis la raisonnerent ; si l'on ajoute à tout cela une idée préconçue qu'elle serait la femme d'un artiste, nous comprendrons la décision à laquelle elle est venue. Puis Saintis, en dépit de la rudesse de son langage, est la personnification du bon naturel, et nous savons que sa mine ne le calomnie pas : il n'est pas laid, et la comparaison qu'elle en a faite avec d'autres hommes qu'elle avait rencontrés chez sa tante, a été de tout point favorable à notre héros. Je suis certain que Saintis ne manquera pas d'aller chez Mme Vernier jeudi prochain. Il était à sa dernière soirée. J'y serai très certainement.

D'un commun accord les amis consentiront à se rencontrer dans les salons de Mme Vernier le jeudi soir suivant. Mme Vernier était la reine d'une certaine société musicale à Paris ; c'était une femme d'une grande intelligence, qui dans sa jeunesse possédait une voix superbe ; par un mariage elle était parvenue à une position sociale des plus solides, et cela ne devait surprendre personne, car tout ce qu'il y a-

vait de talent jeune et original faisait cercle autour d'elle.

En principe elle n'aimait pas les jeunes femmes : elle les tolérait comme une nécessité fatigante que la société impose. Ses préférés étaient les jeunes gens, ceux qui n'étaient pas encore connus, qu'elle avait l'orgueil de découvrir et pousser vers la gloire. Saintis était de ceux-là ; on savait qu'il ne manquait jamais un jeudi. Mme Vernier, contrairement à ses voisines, avait une maison à elle, — une vieille et antique demeure, sans air de millionnaire, mais bien confortable, avec un petit bout de jardin tout autour. C'était une femme d'un goût supérieur et elle se passionnait pour plus d'un art.

A côté d'un des deux salons, au bas d'une demi douzaine de marches, se trouvait une petite galerie de peinture ; un coin charmant, de forme octogone, contenant tout au plus vingt excellents tableaux. Il y avait un épais rideau qui servait de porte à ce délicieux sanctuaire.

Le jeudi dont avait tant parlé, à moitié cachée par le rideau, une jeune femme, évidemment une étrangère, s'assit silencieusement. Saintis avait placé sa femme, car c'était elle, dans ce petit coin, après l'avoir présentée à la maîtresse de la maison, et là, se faisant plus petite, elle se déroba de plus en plus derrière les plis de la draperie.

La réception, ce jour-là, fut considérable et d'un caractère un peu plus solennel. Les femmes formèrent un groupe compact à l'angle du salon, tout près de l'endroit où se trouvait Marthe Saintis. Les hommes, à l'exception de quelques musiciens privilégiés qui papillonnaient autour de la maîtresse de séance, se placèrent aux portes, dans les embrasures des fenêtres, dans l'antichambre ; ils ne laissaient échapper que des murmures respectueux, et examinaient leurs bottes vernies avec un intérêt tout pensif. Les invités baillaient bien un peu, mais se faisaient un devoir de déclarer que la soirée était charmante. Cependant Marthe sortit de l'apathie dans laquelle elle était tombée quand la voix de Mme Vernier se fit entendre. Elle n'était plus jeune, et son organe avait perdu non seulement de sa fraîcheur mais de la sûreté de son intonation ; mais sa méthode était parfaite, la puissance, la

profondeur de l'expression, en un mot, le génie fut tel, que l'effet sur la société quelque peu ennuyée fut électrique. De son coin, Marthe écoutait et s'émerveillait ; c'était comme cela qu'elle devrait chanter ! Elle suivait ardemment chaque intonation, chaque effet de la voix ; elle était captivée, en extase. Celles des dames qui s'étaient assises près d'elle et qui, pendant la longue soirée, n'avaient pas fait attention à cette jeune et silencieuse étrangère, qu'elles trouvaient assez mal mise, la regardèrent avec un certain intérêt, et furent forcées d'admettre que si elle n'était pas une véritable beauté, ses yeux étaient certainement des plus beaux.

—Saintis, est-ce que votre femme est ici ? Présentez-la-moi donc !

—Oui, oui, certainement,—plus tard : on va vous donner la "Symphonie ma-gistrale," et Saintis s'élança vers le piano. Mais Durand, car c'était lui, était un jeune homme entreprenant et qu'on ne rebutait pas si aisément. Il avait juré de découvrir quelle sorte de personne était la nouvelle mariée ; il l'avait déjà épîée, et la difficulté de l'approcher mettait son esprit sur les dents. Sans bruit, durant le premier mouvement de la symphonie, il se glissa de groupe en groupe, jusqu'à ce qu'il se trouva tout près de la phalange des dames. Les marches qui conduisaient à la galerie étaient à peu près libres, et enfin, au moyen d'une habile manœuvre, il arriva aux côtés de Marthe, sa tête au niveau de celle de la jeune femme. Profitant d'une pause, dans la musique, l'entreprenant jeune peintre écarta la draperie et d'une voix mielleuse :

—Pardonnez-moi, madame, mais Saintis qui a promis de me présenter, est trop occupé pour tenir parole ; de sorte que je me suis hasardé à faire cette présentation moi-même. Je suis Ernest Durand, un ami intime de votre mari.

Marthe ne put réprimer une sensation de surprise ; elle se croyait tellement cachée, d'un côté par le rideau et de l'autre par une volumineuse dame, sa voisine immédiate, qu'il ne lui était pas venu à l'idée qu'on pût l'approcher d'aucune sorte.

—Monsieur..... balbutia-t-elle, en rougis-sant.

—Il ne lui fut pas permis de balbutier plus longtemps ; la dame de gros volume, déjà mentionnée, se tourna soudainement vers la jeune femme.

—Est-ce à madame Saintis que j'ai l'honneur de m'adresser ?

—Oui, madame ; et cette fois, Marthe rougit plutôt de ce nom de madame Saintis, qui ne lui était pas encore familier, que de l'intérêt que la dame semblait lui porter.

—Vraiment, si en ne reconnaissait pas là Saintis ! Qui croirait que je l'ai connu tout petit garçon : quo son couteau et sa fourchette sont régulièrement placés sur ma table, tous les dimanches ? Il est vrai qu'il ne profite de cette délicate attention, que quand par hasard il s'en souvient, c'est-à-dire une douzaine de fois l'an, et avec tout cela il faut que ce soit moi qui se présente à sa femme ! Si Saintis était comme le reste de l'espèce humaine, je ne lui parlerais de ma vie, mais il ne l'est pas ; on passe sa vie à lui pardonner soit ceci, soit cela. J'espère, madame, que votre esprit est tourné à la magnanimité, car autrement.....

La dame ne termina sa phrase que par un geste de tête très expressif et un sourire.

Marthe, mal à l'aise, baissa les yeux ; une réponse lui fut épargnée cependant, car la symphonie recommença et le silence se rétablit. Durand resta à son poste, sur la marche de l'escalier, et Mme de Ruel, tel était le nom de la grosse dame, examina Marthe de derrière son éventail, avec une pénétration tout à fait féminine. Durant l'autre pause, la jeune femme s'était quelque peu remise, et elle put répondre avec assez d'aise.

—Vous admirez sans doute la musique de votre mari pardessus toute chose ? insinua Durand avec méchanceté, lui qui n'était, nous l'avons vu, qu'un sceptique à l'endroit du système de l'"harmonie pure."

—Oh ! oui, certainement, répondit Marthe avec une hésitation candide qui réjouit les deux interlocuteurs. Je l'admirerais sans doute davantage si je pouvais exactement démêler ce qu'il entend par elle. Mon éducation provinciale se prononce décidément contre moi, ajouta-t-elle, avec un demi-sourire.

Marthe eut des façons de parler d'elle tellement modestes, qu'elle désarma entièrement la

critique ; Mme de Ruel fut de suite de son côté. Il vint à l'esprit de cette aimable dame qu'elle se couronnerait de gloire si elle pouvait former et faire valoir "la petite Mme Saintis," elle se dit qu'il y avait évidemment quelque chose à faire pour cette enfant qui lui paraissait tout à fait charmante. En se levant, elle lui dit :—Sans doute, si votre mari était comme le commun des obrétiens, il devrait se faire un devoir de vous amener chez moi ; vous devriez faire vos visites de noce ensemble dans la grande manière ; mais puisqu'il est comme cela, la pensée d'accomplir une pareille tâche ne lui est jamais entrée dans la tête. Mais je veux vous connaître, Mme Saintis, et j'entends vous faire une visite sans cérémonie ; vous pouvez compter sur celle-là, et si, en attendant, vous avez besoin de mes services, je serai heureuse de vous les rendre ; voici mon adresse. J'aimerais vraiment à vous obliger.

*A suivre.*

### ÉPIÎRE A MA MOITIÉ

Je vois la moitié du monde  
Se moquer de l'autre moitié ;  
J'entends la moitié du monde  
Se plaindre de l'autre moitié ;  
On sait que la moitié du monde  
Aime et trahit l'autre moitié ;  
Et moi, seul au milieu du monde,  
Dont je méprise la moitié,  
Je veux être, en dépit du monde,  
Toujours fidèle à ma moitié.

### NOTES

*Nous reprenons aujourd'hui la publication régulière de l'ALBUM qui a été forcément interrompue pendant deux semaines. Nos abonnés n'y perdront rien ; soit que nous publions des numéros doubles ou que nous donnions des suppléments, ils auront leur compte.*

*Nous continuerons dans les prochains numéros à donner des passe-temps.*

### LES QUINZE ANS DE BLANCHES

Volage hirondelle

A ton nid fidèle

Quand reviendras-tu ?

Chacun dit : " Loin d'elle

" Je suis abattu ! "

Ma brune fauvette,

La maison muette

Songe à ton retour

Et dit : " Sans fillette,

" Bien long est le jour ! "

Ma charmante rose

Le jardin morose

Ne rit plus jamais ;

Flore en vain expose

Ses riches attraits.

Mignonne pervenche

Parfois le dimanche

Te réclame au bois.

L'écho dit : " Sans Blanche

" Je n'ai plus de voix. "

Ma perle chérie

Ta mère attendrie

A ton souvenir

Voit en rêverie

Ton front se ternir !

Reviens, reviens vite

Que tout re-suscite

A ton chaud accent

Que ta joie invite

Le bonheur absent.

Ta quinzième année

De fleurs couronnée

Rira près de nous ;

Qu'à peine sounée,

son destin soit doux !

THÉODORE VIGERT.